Zeitschrift: Schweizer Volkskunde : Korrespondenzblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 18 (1928)

Heft: 1-3

Artikel: La "fontaine de Diane" de Vuissens (Fribourg)

Autor: Aebischer, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1004870

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweizer Volkskunde
Folk-Lore Suisse.

Korrespondenzblatt der Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde | Bulletin mensuel de la Société suisse des Traditions populaires

18. Jahrgang — Heft 1/3 — 1928 — Numéro 1/3 — 18e Année

P. Aebischer, La «fontaine de Diane» de Vuissens (Fribourg). — Jos. Müller, Fastnachtsbräuche aus Uri. — S. L. Lötscher, Volkskundliches aus dem Schanfigg und Prättigau. — Notes de Folklore du «Conservateur suisse». (Suite.) — Jüdische Kultgegenstände. — Alter Schwangerschaftsglaube. — Ein internationales Archiv für Kinderzeichnungen in Mannheim. — Aus dem Jahresbericht der Sektion Basel für 1926. — Assemblée annuelle 1928. — Jahresversammlung 1928. — Antworten. - Réponses. — Fragen und Antworten. - Demandes et réponses. — Fragen. - Demandes. — Bücheranzeigen. - Comptes-rendus: B. Luyet, Cahiers valaisans de Folklore.

La «fontaine de Diane» de Vuissens (Fribourg).

Par Paul Aebischer (Fribourg).

Au sud du village de Vuissens (district de la Broye), à la frontière vaudoise, s'étend la forêt appelée aujourd'hui le *Grand-Bois*, séparé du Bois-de-la-Rigne[1]) par une dépression où prend sa source la Petite-Glane. Mais ce *Grand-Bois* portait jadis le nom de *Bois du Devin:* c'est ainsi d'ailleurs que les étrangers à la commune qui y sont propriétaires l'appellent encore, tandis qu'à Vuissens même cette dénomination a presque disparu.

[1]) Dans son article *Accusatifs et dérivés de noms de cours d'eau*, Romania, t. LII (1926), p. 173, M. E. Muret, parlant de mon étymologie du nom de l'*Arignon* (*Les noms de quelques cours d'eau fribourgeois*, 2e série, Annales fribourgeoises, vol. XIII [1925], pp. 273—275), ajoute que mon «explication rend également compte d'un nom de lieu ..., celui des bois de la Rigne ... où la Petite Glane a sa source, dans la commune de Vuissens. «Ce nom figure en

Or, d'après le plan levé en 1746[1]), dans cette forêt du Devin, près d'un chemin qui rejoignait une «charrière ancienne tendant au Paquier des Esserts» existait une source, appelée dans le plan «Source de la fontaine dite la Maulaz appelée la *Dianaz*», d'où sortait un ruisseau se dirigeant vers le nord. Cette source était connue depuis longtemps, puisqu'en 1484 on trouve dans un terrier la mention de «quendem (sic) fontem veterem vocatum *Dianaz*».[2]) Mais les actes qui concernent la région, et dans lesquels notre source est indiquée, ne sont malheureusement pas antérieurs au commencement du XVe siècle: je trouve en effet la mention en 1417 de «septem posarum nemoris sitarum ouz Devens juxta pratum Jaqueti Vollery a vento, et viam veterem *fontis Diannaz*[3]) «et, en 1403 — c'est l'exemple le plus ancien — «ouz Devens... juxta iter *fontis Dyana*».[4]) Mais le texte même de 1417, qui parle de la «via vetus» qui menait à la source, suffit à montrer qu'elle était fréquentée depuis fort longtemps déjà.

Je dois à l'obligeance de M. P. MORARD, instituteur à Vuissens, d'avoir pu identifier cette «*fons Dyana*». Le ruisseau n'existe plus aujourd'hui, mais ce serait la «charrière ancienne tendant au Paquier des Esserts» qui occuperait son ancien lit; quant à la source, d'un débit assez important, elle a été captée, et fournit actuellement au village de Vuissens une eau excellente, qui sort directement de la mollasse. Cette utilisation moderne de cette source a eu un résultat déplorable: celui de faire disparaître complètement toutes les traditions, tous les usages qui sans doute s'y rattachaient autrefois.

---

effet sous les formes la *Glarigny* et *en Glarignye* en 1403 (A[rchives de l'] E[tat de] F[ribourg], Quernet N° 57, f°s 2 et 5 ^vo^) et *en Glarigny* en 1415 (AEF, Terrier de Font N° 67, f° IX ^vo^). Un des textes de 1403 («en Crevondet [Correvondet], juxta nemus douz Devens ab occidente, la *Glarigny* a parte orientis») montre que cette *Glarigny* était alors encore le nom de la *Petite-Glane* elle-même, nom qui s'est conservé dans celui de la forêt dont parle M. MURET. Ce dernier dit qu'on peut reconnaître dans la finale de l'*Arignon* un des suffixes celtiques -onio- ou -ikno: je pencherais plutôt pour celui-ci (cf. *Gérignoz* < *jurikno-, d'après J. U. HUBSCHMIED, *Drei Ortsnamen gallischen Ursprungs* . . ., Zeitschrift für deutsche Mundarten, vol. XIX [1924], Festschrift Bachmann, pp. 190—191), et j'expliquerais également *la Rigne* par un *glan-ikna.

[1]) AEF, Plan N° 52, planche 27. — [2]) AEF, Terrier de Font N° 62, f° LXXV ^vo^; cf. id., f° CV: «ouz Devin... iter publicum *fontis Dyane* ab occidente», et f° CXIIII ^vo^: «ouz Devens... rivum *fontis Dyane* ab oriente». — [3]) AEF, Terrier de Font N° 67, f° XIX ^vo^. — [4]) AEF, Quernet N° 57, f° 3.

Quel était, dans ce nom de «*fons Dyanaz*», la valeur attribuée au XVe siècle à ce mot de *Dyanaz?* Deux possibilités se présentent tout d'abord à l'esprit: en premier lieu, que nous ayons là une continuation directe d'un culte introduit par les Romains dans notre pays, culte qui aurait sans doute remplacé un culte analogue, celtique peut-être, plus ancien encore. On sait que, chez les Romains, Diane n'était pas une divinité d'essence lumineuse, mais que c'était une divinité de la nature, et plus particulièrement des montagnes et des bois.[1]) On sait aussi qu'on a retrouvé des traces de son sanctuaire sur les flancs du mont Algide, que le mont Cornè, près de Tusculum, lui fut consacré très anciennement déjà, et que le plus important de ces temples, celui de Diane Aricina, était situé dans la partie la plus boisée des monts Albains, près de la route qui descendait d'Aricie, et que cette forêt, appelée Nemus, a vu son nom conservé dans celui du lac de *Nemi*, dans lequel se mirait la déesse. Il n'est pas impossible dès lors, au moins à première vue, que les grands bois qui s'étendent aujourd'hui entre Correvon et Vuissens — grands bois qui devaient être il y a deux mille ans plus étendus et plus profonds encore —, dans cette région qui forme une sorte de faîte entre la vallée de la Broye et celle de la Mentue, il y ait eu une source dédiée à Diane. Il faut remarquer cependant que je ne connais pas d'autre exemple dans nos pays d'une source dédiée à cette divinité. Il faut noter enfin qu'on pourrait s'attendre, pour cette source comme pour tant d'autres,[2]) à ce qu'il y eût aujourd'hui encore des traces de son importance religieuse d'autrefois, qu'on s'en servît par exemple dans la cure de certaines maladies: mais, comme je l'ai dit plus haut, cette disparition peut être due simplement au fait que la source a été captée. Ce qui

---

[1]) Cf. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, t. II, Paris 1892, pp. 154—155. — [2]) Cf. mes articles *Survivance du culte des eaux en pays fribourgois*, Archives suisses des traditions populaires, vol. XXVII (1926), pp. 27—41, et *Sur deux «Bonnes Fontaines» et quelques autres sources encore en pays fribourgois*, id., ibid., pp. 140—144. Cf. également A. van Gennep, *Notes de Folklore suisse*, les Bonnes Fontaines en Savoie, id., ibid., p. 156. J'ai réuni depuis lors des indications sur deux nouvelles *Bonnes Fontaines*, l'une fribourgeoise, et l'autre vaudoise (Henniez): j'espère me servir de cette dernière pour montrer de façon plus précise l'antiquité de ce culte des eaux chez nous, ainsi que l'origine de l'appellation de *Bonne Fontaine*, l'hypothèse de M. van Gennep, qui y voit un bormo-borvo, ne me satisfaisant pas.

pourrait par contre être un argument en faveur de cette première hypothèse, c'est que l'asturien — il est vrai que c'est là un parler bien éloigné de nous — connait encore *šana*, qui représente évidemment un Diana, avec le sens de «nymphe d'une source».[1]) Dans le même ordre d'idées, ou à peu près, on pourrait encore admettre que dans notre «*fons Diane*» le mot de Diana ait conservé sa valeur de «déesse des forêts» — valeur qu'elle possède encore dans le texte connu du *De Correctione rusticorum* de MARTIN DE BRAGA: «Multi daemonii ex illis qui de caelo expulsi sunt aut in mari aut in fluminibus aut in fontibus aut in silvis praesident, quos similiter homines ignorantes Deum quasi deos colunt et sacrificia offerunt. Et in mari quidem Neptunum appellant, in fluminibus Lamias, in fontibus Nymphas, in siluis Dianas. . .»[2]) —: il n'y aurait qu'à supposer que, primitivement, c'était la forêt tout entière qui était consacrée à Diane, dont le culte, sous l'influence du culte des eaux, a fini par porter sur une source, la plus belle source de la forêt, qui a été mise sous le vocable de la déesse.

La seconde des possibilités qui se présentent tout d'abord à l'esprit, c'est que Diane, dans notre «*fons Diane*», désigne, non plus la déesse, mais une sorcière, un être surnaturel malfaisant. M. ANT. THOMAS a déjà remarqué très justement que «le passage de Diana au sens de «sorcière» . . . pourrait avoir son point de départ dans le fait que Diane était la déesse des forêts: cf. l'allem. *hexe* «sorcière» dont le sens primitif serait, d'après une hypothèse courante, «divinité des bois».[3]) D'autre part, on connaît le texte, donné par DU CANGE de la *Vita* de saint Césaire d'Arles, où il est parlé d'un «daemonium, quod rustici Dianum vocant».[4]) Et DU CANGE cite encore un autre texte, dans lequel il est question de «quaedam sceleratae mulieres, retro post sathanam conversae daemonum illusionibus et phantasmatibus seductae, credunt se et profitentur nocturnis horis cum Diana paganorum dea et innumera multitudine mulierum equitare super quasdam bestias, et multa terrarum spatia intempestae noctis silentio pertransire, ejus-

---

[1]) W. MEYER-LÜBKE, *Romanisches-Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1911, p. 205, N° 2624. — [2]) Cité par A. THOMAS, *Gloses provençales inédites tirées d'un ms. des Derivationes d'Ugucio de Pise.* Romania, vol. XXXIV (1905), pp. 201—202. — [3]) A. THOMAS, *art. cit.*, p. 202. — [4]) DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, t. II, Paris, Firmin-Didot 1842, p. 838.

que jussionibus velut dominae obedire...» — texte où nous voyons le passage de Diana du sens de «déesse» à celui de «maîtresse des sorcières» — et un dernier document, de 1280, qui se retrouve tel quel dans le canon LXXXI du concile de Trèves de 1310: «Nulla mulier se nocturnis horis equitare cum Diana Dea paganorum... Haec enim daemoniaca est illusio.[1]) C'est le sens de «sorcière» qui est resté dans bon nombre de représentants romans de Diana, soit dans l'ancien toscan *jana*, le logoudorien *yana*, dans nombre de dérivés roumains, italiens, dans le jurassien enfin *djənātch* et son dérivé *djənātchriə* «sorcellerie».[2]) M. TAPPOLET remarque avec raison que *Diana*, dans les textes de littérature latine du moyen âge, «semble désigner une espèce de «Hellequin» ou «roi des fées» en compagnie duquel certaines femmes malfaisantes chevauchent sur des bêtes aux heures silencieuses de la nuit, tantôt le mot signifie franchement «démon des forêts», où il est facile de reconnaître l'idée du latin classique «déesse des forêts», tantôt il désigne un certain démon populaire».[3]) — Si l'on admet que *Diana* de *fons Diane* avait ce sens possible de «maîtresse des sorcières», on pourrait s'attendre à ce que l'endroit où sourdait cette eau ait été regardé comme un lieu de rendez-vous de sorcières, une place où se faisait le sabbat, analogue aux *Chetta* de la Gruyère; mais sur ce point aussi, la tradition est muette. Il y a d'ailleurs une autre difficulté encore: c'est que nulle part, à ma connaissance du moins, on ne trouve le nom de Diane associé à celui d'un nom de lieu de réunion de sorcières ou d'autres êtres malfaisants du même genre.

Mais ces deux hypothèses ne peuvent être retenues. J'ai déjà noté que nulle part ailleurs, à ma connaissance, il n'existe une source dédiée à Diane, et que nulle part ailleurs, chez nous au moins, on ne trouve de forêt dont le nom prouve qu'elle ait été consacrée à la même déesse.[4]) Ce sont là, il

---

[1]) DU CANGE, *op. cit.*, loc. cit., et MANSI, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*, t. XXV, Venetiis 1782, reproduction en fac-similé, Berlin et Paris 1903, col. 168—169. — [2]) TAPPOLET, *La survivance de ‚Diane' dans les patois romands*, Archives suisses des traditions populaires, vol. XXII (1918—1919), p. 225. — [3]) TAPPOLET, *art. cit.*, p. 228. — [4]) Il en existe par contre en France: LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, pp. P. MARICHAL et L. MIROT, 1er fasc., Paris 1920, p. 112, fait venir le nom de Villiers-en-*Désœuvre* d'une Dianae Silva, «silva ayant subi la même altération que dans le nom bizarrement écrit *Pleines Oeuvres* (Calvados) qu'a produit Plana Silva».

est vrai, des arguments négatifs dont il convient de ne pas exagérer l'importance, pas plus qu'il ne faudrait accorder trop d'importance au fait que, dans toutes les formes que nous connaissons du nom de notre source, le *Dianaz* de 1746, le *Diannaz* de 1417, le *Dyana* de 1403, un Diana primitif ne se serait pas développé selon un processus phonétique régulier, comme cela est le cas dans le *djənātch* jurassien par exemple, ou le *gene* de l'ancien français: le nom de Diane a été connu durant tout le moyen âge, et l'on peut aisément admettre que, dans notre nom de lieu, les scribes et même les populations de Vuissens et des environs aient senti le Diana originaire, et qu'ainsi la forme du nom de lieu n'aurait pas évolué normalement, et qu'elle aurait été au contraire influencée par la forme littéraire, comme c'est le cas dans l'interjection *pardienne*, dans laquelle M. DÉSORMAUX voit très justement le nom de Diane,[1]) puisqu'un drame en vers, l'*Hystoyre de Monseigneur Sainct Sébastien*, représenté au mois de mars 1567 à Lanslevillard en Maurienne, appelle Diane précisément *Dienne*, *Dyenne*, dans une suite d'invocations de divinités.

Il est néanmoins possible de n'avoir pas recours à cet argument exceptionnel, et d'expliquer beaucoup plus simplement ce «*fons Dyane*», et tout particulièrement la forme *Dianaz* de 1746 et *Diannaz* de 1417. M. MAVER mentionne, d'après le *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne* de QUANTIN, une *Dyonne fontaine*, appelée au XVe siècle *Dyonne Fovea* et, d'après le *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe* de LEPAGE, un *Trou de Diane* en Meurthe-et-Moselle, «en patois *Poteu de Dione* — excavation naturelle en forme d'entonnoir» dans lesquels il voit, avec raison ce me semble, un Divona celtique.[2]) C'est à ce même Divona qu'il ramène *Divonne*,[3]) nom d'une source dans l'Yonne appelé *Dianna* en 670.[4]) Il est vrai que M. MEYER-LÜBKE considère cette graphie comme défectueuse, mais M. MAVER est

[1]) J. DÉSORMAUX, *Pardienne-Par Diane*, Revue savoisienne, vol. 60 (1919), pp. 68—71. — [2]) HANS MAVER, *Einfluss der vorchristlichen Kultur auf die Toponomastik Frankreichs*, Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Klasse, 175. Band, 2. Abhandlung, Wien 1914, p. 52. — [3]) On connaît la *Divonne* du département de l'Ain: mais M. PHILIPON, *Dictionnaire topographique du département de l'Ain*, Paris 1911, p. 152, ne donne pour ce nom de lieu que des formes avec *-v-* conservé. — [4]) MAVER, op. cit., p. 51, cf. HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 1280.

disposé à lui accorder néanmoins quelque valeur, et l'appuie par différents arguments d'ordre phonétique: il remarque entre autres que la disparition du *-v-* n'a rien que de régulier, si l'on pense à tributu > *treut*, à tabone > *taon;* quant à la finale *-anna* répondant à *-onna*, il se contente de rapprocher le nom de lieu *Brevenne* (département du Rhône) venant de *Bebrona* et *Bannes* de *Bona*. Cette variation de la finale dans le cas de la *Diannaz* est d'autant plus plausible chez nous que nous en avons un autre exemple important: celui de *Lausanne* venant de Lousonna — et il est à remarquer que le Géographe de Ravenne déjà a la forme *Lausanna*,[1]) alors que *Lousonna* est certainement plus ancienne, puisqu'on la trouve sur une inscription qui daterait de 168 après J.-C.

Il est donc fort probable que notre *Diannaz* doit remonter à un **Divanna*, forme remontant elle-même à Divonna, qui est dérivée, on le sait, d'un divo-, «divin». *Diannaz* serait donc une «source divine» — sans doute son eau avait-elle des vertus spéciales dont la tradition et l'usage se sont perdus — et peut-être, à un moment donné, y aura-t-il eu, sur ce mot dont on ne connaissait plus la signification, l'influence de Diana, dont le souvenir était encore vivace au moyen âge. En tout cas, la «*fons Dyane*» peut être considérée comme un écho lointain du paganisme — paganisme celtique et paganisme romain — sur les hauteurs qui bordaient vers le midi la route reliant Aventicum à Eburodunum.

Fastnachtsbräuche aus Uri und der Leventina.

Von Josef Müller, Altdorf.

I.

An der Alten Fastnacht hat man früher gesucht, sich gegenseitig heimlich mit Ruß oder Kohlen zu „v'rbrämä". Da wandte man alle möglichen Listen an. Am meisten hatte man es aufs Weibervolk abgesehen. (Jos. Baumann, Reußtal).

Am Abend der Alten Fastnacht sucht man sich gegenseitig im Gesicht zu schwärzen, etwa mit einem berußten Lappen oder mit Kienruß, den man auf eine eingeölte Hand aufstreicht. Es tun sich zu diesem Zwecke manchmal zwei oder mehrere Burschen zusammen. Einer ruft irgend ein Glied des bedachten Hauses an das Fenster

[1]) Cf. Jaccard, *Essai de toponymie,* Mémoires et Documents pp. la Société d'histoire de la Suisse romande, 2e série, t. VII, Lausanne 1906, p. 225.